

De la situation d'apatride en science sociales ou des difficultés en quête d'un espace de recherche féministe

Autor(en): **Käppeli, Anne-Marie**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Schweizerische Zeitschrift für Soziologie = Revue suisse de
sociologie = Swiss journal of sociology**

Band (Jahr): **8 (1982)**

Heft 2

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-814321>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

5. DE LA SITUATION D'APATRIDE EN SCIENCES SOCIALES OU DES DIFFICULTES EN QUETE D'UN ESPACE DE RECHERCHE FEMINISTE

Anne-Marie Käppeli

Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation, Genève

“J’ai renoncé à avoir un coin à moi en ce monde, un home, un foyer, la paix, la fortune. J’ai revêtu la livrée, parfois bien lourde, du vagabond et du sans patrie. J’ai renoncé au bonheur de rentrer chez soi, de trouver des êtres chers, le repas, et la sécurité.”

Isabelle Eberhardt, 1900

Isabelle Eberhardt, nomade . . . une petite page lui est consacrée dans la revue féministe "Sorcières" No. 11. Ses écrits sont le témoignage exemplaire de cette déchirure propre aux femmes, de cet impossible mouvement de va-et-vient entre partir et trouver son lieu, et de ce travestissement nécessaire pour voyager dans le monde des hommes.

A la lecture du texte "Femmes et Science" de Katharina Ley un lien de nomadisme s'est tissé ; il a résurgi également d'une question : lorsque nous parlons de recherche féministe, cherchons-nous à constituer notre propre lieu-patrie ou resterons-nous toujours apatride, nomade ?

J'aimerais revenir sur les trois interrogations principales de Katharina Ley et parler des associations qu'elles ont évoquées pour moi en relation avec l'espace de recherche féministe que je tente de créer pour ma thèse de doctorat.

La situation d'apatride en sciences sociales m'est si familière qu'elle est l'un des points de départ de ma recherche. Pendant près de dix ans j'ai migré à travers plusieurs pratiques théoriques de la science occidentale : de la sociologie à l'anthropologie, des sciences de l'éducation à l'histoire. La rencontre avec tant de travaux des colonies scientifiques diverses, avec tant de méthodes différentes de rapt et de mutilation m'a laissée dans l'austérité et la soif d'une nomade. J'ai erré jusqu'à l'exode dans d'autres univers culturels, celui de l'Afrique, et même celui de la femme-mère, qui ont fait éclater définitivement l'univocité de l'univers scientifique.

Les difficultés particulières que rencontrent les étudiantes à l'université, l'insatisfaction devant le discours savant courant, la souffrance individuelle : quel potentiel de richesse tout cela pourrait-il avoir pour une recherche féministe ? En extension de l'"entre-deux" le Luce Irigaray, je voudrais qualifier cette situation théorique nouvelle de "entre-plusieurs" ou "entre-cultures". J'y tente mes premiers balbutiements. "Entre-plusieurs" est cet espace de silence que les

sciences humaines ont évacué. Silence car il s'agit de zones de limites entre des disciplines universitaires, entre des cultures, entre des sexes . . . Silence puisque les sciences humaines ont développé surtout des techniques colonisatrices et peu d'espaces d'écoute.

L'histoire des femmes – ou pour rayer l'histoire comme discipline universitaire j'aimerais dire "la mémoire collective des femmes" – est l'un de ces espaces de silence dans lequel je voudrais essayer de séjourner.

Dans la deuxième interrogation de "Science comme profession", je tiens à approfondir cette question : comment transcender le réductionnisme (Verkrüppelung) scientifique et de même le réductionnisme professionnel ?

Pour ma thèse de doctorat, je me heurte à des normes de recherche figées. Dans mon exploration, je me vois mal aboutir à un texte écrit "scientifiquement". Il me semble que, dans une recherche, il s'agit pour chacun/e de trouver les moyens d'exprimer sa véritable originalité. Nos langages sont multiples. Je rêve d'écrire, de parler, d'utiliser tous mes sens pour faire une exposition, une mise en scène de la mémoire collective des femmes, sans être écrasée par un titre universitaire ou professionnel.

Eugénie Lemoine-Luccioni aurait-elle raison lorsqu'elle dit : "On ne s'étonnera plus, dès lors, de la violence qui caractérise une écriture de femme. Dans le même mouvement qui l'arrache à l'Eros, l'écriture féminine s'arrache elle-même à tous les modèles reçus . . . La femme ne construit pas de systèmes, elle ne fait pas école, elle ne fait pas carrière. Son écriture est violemment subversive . . ." ¹

Ou Chantal Chawaf, lorsqu'elle dit : "J'aime restituer au mot une matérialité, une oralité, parce que, je le sens bien, le mot passe par la bouche : comme la nourriture . . . il y a des mots patois . . . des mots forestiers . . . les mots de soie et de brocart, les chamarrures, les mots de dentelle d'or si doux au corps, si lumineux à l'œil qu'on les écrit comme si on s'en revêtait . . ." ²

Si mémoire collective des femmes il y a, je n'écrirai plus dans le même mais dans l'altérité ; je n'écrirai plus dans le manque mais dans la solidarité. Je ne voudrai plus que mes textes soient seuls, je voudrai faire la place à d'autres paroles dans mes textes. ³

Tout en explorant la richesse de l'écriture, comment ouvrir un espace de parole originale, comment créer de nos mains des objets symboliques donnant corps à nos histoires de femme ?

Si nous restons dans l'espace des mots, à la fois notre modèle et notre méthode peut être la métaphore. Je privilégie le langage métaphorique pour sa relativité verbale et son pouvoir de communication subjective. Il communique une synthèse de relations subjectives de manière à ce que nulle partie spécifique ou individuelle

1 "Sorcières" 7, 14

2 "Sorcières" 7, 43

3 Selon Madeleine Gagnon, "On va parler", "Sorcières" 7, 12

de cette relation soit perdue ou mutilée. Chaque partie est respectée simultanément pour créer une globalité.

Probablement, ce n'est plus l'ordre de la science dont je rêve, mais quelque chose de l'ordre de l'art où l'inconscient est respecté autant que le conscient, où penser et sentir sont des aspects d'une même faculté. Bref, une réalité où la division entre art et vie s'évanouit. ⁴

Là, y aura-t-il une fin à l'existence nomade, reviendrons-nous chez nous, un jour, après une longue période d'exil ?

Dans la troisième interrogation de "Critique de la science féministe", il me paraît important d'approfondir la question de l'adresse et du destinataire d'une science féministe. J'aimerais rejoindre ici les interrogations des amies françaises du G.R.I.E.F. (Groupe de recherches interdisciplinaires d'étude des femmes, à Toulouse). Elles ont parlé de l'"adresse disciplinaire" menant à une science totalitaire perfectionnant sans cesse une adresse unique, d'où la nécessité d'une remise en cause des territoires des disciplines universitaires. Une autre question qui découle de celle-là. En étant à la fois sujets et objets d'un discours — "indiennes de l'intérieur" — ne nous enfermons-nous pas dans une réserve dans la mesure où nous n'en déplaçons pas l'adresse ?

A qui sert la recherche et non seulement à quoi . . . Cherchons-nous pour améliorer les procédés en cours dans nos disciplines ou pour changer quelque chose au statut des femmes ? Quelle est l'adresse de la recherche ? Outre cette question issue d'une pratique interdisciplinaire, une autre adresse s'annonce : celle des destinataires. ⁵

Donc, la question de la partialité et du but de la recherche nous revient dans la question de l'adresse et du destinataire.

Une conclusion univoque à propos de l'utilité du discours scientifique dans la réflexion et dans le projet féministe est tirée par Françoise Picq qui a travaillé sur la théorie du droit maternel : "Le féminisme n'a pas su utiliser à ses fins propres le discours scientifique des premiers anthropologues ; et aujourd'hui l'anthropologie ne peut plus alimenter une réflexion féministe." ⁶

Quelles recherches donc, lorsque nous parlons d'études ou de science féministes ? Il est clair pour moi, aujourd'hui, que je suis loin de vouloir vérifier quelque chose, mais proche de vouloir parler, exprimer, communiquer ma vision de vie et du monde.

Les questions soulevées par le texte de Katharina Ley méritent beaucoup d'attention et d'approfondissement. A mon avis, il faut les pousser au-delà du concept de "production scientifique alternative". Ne serions-nous pas créatives si nous restions le plus fidèles possibles à nos passions extrêmes et que nous les reconnaissons comme qualité de l'esprit ?

4 Barbara Starrett, "Ich träume weiblich", Verlag Frauenoffensive, München, (1978) original en anglais : "I Dream In Female", Cassandra Publication (1976)

5 G.R.I.E.F., Femmes : Travail théorique, travail invisible, travail inaudible, *Pénélope* pour l'histoire des femmes, 4 (1981) (Les femmes et la science).

6 Françoise Picq, Le mythe du matriarcat, *Pénélope* pour l'histoire des femmes 4 (1981) (Les femmes et la science)

